

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

No 38, 2me année

J. M. J.

17 Septembre 1892

# LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —  
destinée à la famille

---

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications  
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

---

—:o:o:—

## SOMMAIRE

Gardons notre paix	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Le sacrifice, mesure de l'amour	L. B. L.
De Bordeaux à Vertou	J.-B. PROULX, Ptre
Idée de l'Association des Familles	O. M. I.
La Seconde Mère	H. G.

---

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

---

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

---

**DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX**

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUTS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les ecclésiastiques, les religieuses et les institutrices.

---

**A l'Œuvre et à l'Épreuve**

PAR LAURE CONAN

—:):—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

---

**NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :**

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## GARDONS NOTRE PAIX.

Le choléra nous est arrivé avant le choléra. Il est un choléra qui tue les corps, il en est un autre qui tue les âmes.

Il y a des fautes, qui, lorsqu'elles deviennent publiques sont propres à diminuer le respect dans les âmes.

Il ne faut pas s'abandonner à ce sentiment qui est propre à enlever la paix. C'est au contraire alors qu'il faut prier et se rappeler que Dieu sait tirer le bien du mal.

Lorsque l'Eglise de Dieu souffre dans l'un de ses membres, et lorsque quelqu'un fait tache dans la hiérarchie, si vous n'êtes envahi que par la curiosité et s'il n'y a point de chagrin dans votre cœur, c'est un signe que vous avez bien peu d'amour pour votre mère la sainte Eglise.

Si vous allez plus loin, si vous éprouvez une secrète satisfaction, c'est un signe qu'il y a dans votre cœur de la haine ou de la corruption. Dieu vous en préserve.

Aux parents chrétiens de reprendre ici leurs enfants s'il y a des intempérances de langage, en leur rappelant qu'il y eut un infidèle sur douze hommes que le Seigneur avait choisis lui-même et comblés de ses faveurs, et que les onze autres ne furent pas moins des saints et des héros. — F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

## LE SACRIFICE, MESURE DE L'AMOUR

En descendant la Loire, d'Angers à Nantes, par le bateau à vapeur, lorsqu'on a fait à peu près dix kilomètres, on se trouve dans un des plus riches et des plus admirables paysages qu'on puisse imaginer ; le fleuve extraordinairement dilaté, donne place, au milieu de ses eaux, à quatre ou cinq îles vastes et ravissantes qui le multiplient et semblent en faire plusieurs fleuves différents.

Sur ces deux rives éloignées se dressent de fertiles collines entrecoupées de ravins profonds et portant sur leur crêtes de petits bourg ou de magnifiques villas.

Mantelon occupe sur la gauche le point peut-être le plus élevé et le plus riant.

C'est là que s'était retiré, dans une agréable habitation, un vieux et noble soldat du premier Empire qu'on surnommait le Balafre, en l'honneur d'un coup de sable dont la cicatrice, vigoureusement accentuée, commençait au front, descendait jusqu'à l'œil, courait le long du nez, traversait les lèvres et le menton.

Il était difficile de rencontrer un homme plus beau ; son visage respirait une mâle énergie, mêlée d'une grande bonté.

Sa taille était haute et bien proportionnée ; sa démarche digne, ses manières simples et courtoises ; dans la conversation, sa voix, naturellement forte et faite pour le commandement, prenait une admirable souplesse, paraissait être l'écho d'un cœur plein de franchise et d'ingénuité.

Chacun éprouvait pour lui de l'attrait, attrait qui augmentait lorsqu'après l'avoir fréquenté, on constatait qu'il était d'une extrême modestie ; que, loin d'imposer, comme la plupart des anciens militaires, le récit de ses faits et gestes guerriers, il se décidait avec peine à parler de lui. Né de parents chrétiens, mais à l'époque de la Révolution, où les églises étaient fermées, où la bouche des prêtres était forcément muette, sa connaissance de la religion était très-insuffisante il avait même adopté certains préjugés mis en circulation dans l'armée par la philosophie du dix-huitième siècle tout en évitant de les produire, par respect pour les traditions de sa famille. La vie des champs avait pour lui beaucoup de charmes ; il aimait le calme de la nature, l'ombre des bois, la culture des fleurs, la chasse, la pêche, et jouissait plus que personne des magnificences d'un horizon étendu et varié.

Parfois, néanmoins, on le trouvait triste et rêveur, le doute ne

satisfaisait pas son âme, et des enfants manquaient à sa tendresse, bien qu'il se fût marié deux fois. Afin d'exercer une sorte de paternité adoptive, il mettait un grand empressement à faire venir ses neveux et nièces à Mantelon, recherchait surtout parmi eux un jeune abbé dont le caractère lui était très-sympathique en dépit de son habit et de sa vocation.

L'abbé qui s'apercevait de cette prédilection, en était vivement touché, et s'efforçait d'y correspondre par mille prévenances délicates, un certain entrain joyeux, des prières secrètes et de bons exemples, sans oser risquer la moindre controverse religieuse, dans la crainte de heurter au lieu de convertir. En se taisant habituellement, par respect et par égard, sur le point qui lui tenait le plus au cœur, il attendait une de ces circonstances providentielles et pleines de grâce qui délie la langue même des enfants et lui communique une autorité indépendante de l'âge prise dans l'essence des choses et à laquelle rien ne résiste. Cette circonstance fut longue à venir, mais elle arriva, et voici comment :

Tous les deux étaient assis sur le même sofa, l'oncle couvrait le neveu affectueux baisers auxquels bientôt succèdent des larmes...

— Qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai ! J'en veux à ton père.

— Pourquoi ?

— Est-ce qu'il devrait te laisser faire prêtre, chère petite victime ? Ta soutane me semble un drap mortuaire. Ne te sépare-t-elle pas, de toutes les joies les plus légitimes. Ne te condamne-t-elle pas à un isolement supportable ? Tu dois être rongé, dévoré par ta sensibilité rentrée et cela sans même le dédommagement d'une foi véritable ! Se peut-il, par exemple, qu'avec ton esprit, tu crois positivement à la présence réelle ?

Ei donc ! Dieu dans un morceau de pain... Il n'est qu'au ciel et dans la gloire.

Une pareille sortie où le blasphème se produisait hardi, fondeur, avait d'autant plus surpris le pauvre abbé, qu'elle était plus opposée au caractère du vieux soldat. Son premier mouvement fut l'indignation, et il allait, fier de la livrée de Jésus-Christ, pénétré de foi jusqu'à la moelle des os, initié aux joies intimes de l'Eucharistie, éclater en reproches et confondre le blasphémateur, lorsque averti par sa pitié filiale, et reconnaissant qu'au fond son contradicteur ne s'oublie que par un délire d'affection et d'une ignorance involontaire, il se contient,

s'attendrit, avise intérieurement aux moyens polis et efficaces de le convaincre et de le toucher.

— Mon oncle, lui dit-il, vous avez fait la campagne de Russie ?

— A quoi bon cette question ?

— De grâce, daignez répondre.

— Eh bien, oui !

— Le régiment des grenadiers à cheval de la garde dont vous faisiez partie était magnifique au départ.

— Splendide ; notre équipement avait en quelque sorte égalé notre renommée, et tu sauras que, pour être simple soldat dans nos rangs, il fallait plusieurs actions d'éclat. L'empereur fut si frappé de notre belle tenue au défilé, qu'il mit chapeau bas, croyant voir passer devant lui l'honneur et la vaillance.

— La campagne ne s'est pas continuée de la sorte ?

— Il s'en faut.

Votre retour surtout s'est effectué au milieu de toutes les privations et de toutes les souffrances ?

— Jamais on ne pourra les décrire avec une entière vérité ; nous ressemblions à d'horribles spectres affamés, déguenillés, couverts de plaies et de vermine.

— On assure cependant qu'en cet état, vous saviez encore crier : Vive la France et vive l'empereur ?

— Oui, le patriotisme ne nous a pas fait défaut un seul instant.

— A quelle heure a-t-il été le plus héroïque ?

— A l'heure de la souffrance et du dénûment : l'amour se mesure par le sacrifice.

— Oh ! la profonde et sublime parole ! Permettez moi de la recueillir et de l'appliquer à l'Eucharistie.

Qu'est-ce, en effet, que l'Eucharistie ? C'est l'amour de Dieu en travail d'une dernière et suprême manifestation pour ne pas laisser l'homme orphelin, *nos relinquam vos orphanos*.

« Dès lors, doit-on se scandaliser de ses abaissements ? Evidemment, non. Ses abaissements, en tant qu'abaissements et en tant qu'extrêmes, le révèlent au contraire selon sa double nature, qui est le sacrifice et l'infini. S'il y avait halte, limite, dans les abaissements de l'amour divin, s'annonçant plein et complet, il se manquerait à lui-même, il se suiciderait et je n'y croirais pas. Ce qui m'entraîne et produit en moi une croyance invincible à l'Eucharistie, c'est précisément

que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut aller plus loin, *usque in finem dilexit eos*. Comment aller au delà d'une parcelle d'hostie qui, en même temps qu'elle eclipse et expose à tous les outrages son humanité et sa divinité, en met en possession ineffable tous les temps, tous les lieux, toutes les générations, tandis que l'Incarnation s'était bornée à avantager de la présence réelle, trente-trois ans, un coin de terre, quelque contemporains du Sauveur. ”

Un rayon de lumière, conséquence légitime de ses propres paroles, avait lui au milieu des ténèbres spirituelles dans lesquelles vivait le colonel et lui apportait un demi jour important.

Il rompit la conversation, se leva brusquement et marcha à pas précipités dans les allées de son jardin. Son neveu partait le soir ; il le quitta sans avoir le secret de ses impressions.

Quinze jours plus tard, il reçoit une lettre de sa tante qui le supplie de venir à la campagne. Son mari, prétend-elle, est indéchiffrable, on ne le reconnaît plus ; il est triste, il s'isole, il ne dort pas ; on ne peut lui arracher une parole ; c'est à peine s'il mange ; sa vivacité est surexcitée jusqu'à l'emportement et la colère.

Le bon abbé accourt, mais il a eu soin de beaucoup prier et de bien faire prier. A sa vue, son oncle demeure froid et sévère. Le déjeuner est servi ; on se met à table : morne silence.

— N'irons-nous pas à la promenade ? se permet-il de dire.

— Chacun fera ce qu'il voudra.

Sur cette réponse peu bienveillante, il se retire inquiet au fond d'un bosquet solitaire, cherchant le mot de l'énigme dont il souffre sans pouvoir le trouver. Plusieurs heures d'anxiété s'écoulent... Enfin, on l'appelle ; il est admis dans le cabinet de celui qui le préoccupe si vivement. Devenu timide, il se tait et attend qu'on l'interroge.

— Eh bien, tu me laisses en plan ; tu ne me fais pas d'offres !

— Quoi vous offrir ?

— Tu ne m'offres rien ?

A cette seconde interpellation, distinguant, ce lui semble, dans l'œil du vieillard quelque chose d'illuminé et de surnaturel, l'abbé s'écria avec émotion :

— Ah ! si j'étais un saint, je n'aurais pas besoin de vous offrir mon ministère ; vous me le demanderiez.

— Je te le demande, confesse-moi, mais auparavant ouvre mon secrétaire, décharge mes pistolets ; je n'en puis plus d'hé-



sitation malade et diabolique entre le suicide et la confession.

Les pistolets, promptement et joyeusement déchargés, le colonel était aux pieds du prêtre et s'y montrait si admirable pénitent, qu'ayant entendu, afin de l'encourager, attribuer en partie, ses écarts aux mauvaises influences de son époque, aux difficultés de la carrière militaire, il répartit énergiquement :

— Arrière les excuses ! je demande un juge et non pas un avocat. Le général Drouot, un ancien camarade de lit, a bien su servir Dieu et la France ; en ne le faisant pas, j'ai été un lâche.

Cet aveu révélait combien l'humilité et la contrition s'étaient en quelque sorte incarnées en lui ; elles l'avaient heureusement transformé.

Bientôt il communia, plein de repentir et d'amour ; il comprit par l'expérience que l'Eucharistie est la merveille de Dieu, la force et la félicité de l'homme sur la terre.

Soutenu par elle, il persévéra dans l'accomplissement de tous ses devoirs jusqu'à la mort, et lui dut, à ses derniers moments, d'immenses consolations et les plus infaillibles espérances.

L. B. L.

---

## DE ROME À MONTREAL : PAR CI, PAR LA.

### CHAPITRE V.

A 4 hrs. 50 je penais le train local de Nantes, et je débarquais à la gare de Vertou à 5 hrs et 35. Cette station est à une demi-lieue du village. Pas une voiture à l'arrivée du train. Je dis à la femme qui tient le bureau : "Madame, puis-je avoir une voiture dans le voisinage pour me conduire à Vertou—M. Bastard à un cheval, peut-être vous conduira-t-il—Où reste M. Bastard ?—Là, à cette petite auberge, à trois arpents d'ici."

Pendant que M. Bastard attelle et se change, voyons ce que mes livres disent de Vertou.

Baedeker : "Le bourg de ce nom se voit à 2 kilomètres sur la droite dans un site pittoresque."

Joanne : "5,376 habitants. Chef-lieu de Canton, de l'arrondissement de Nantes, sur une éminence dominant la Sèvre-Nantaise. Monuments mégalithiques. Eglise ogivale moderne."

Et qu'est-ce que la Sèvre ? C'est une petite rivière qui entre dans le département au-dessus de Clisson. "Elle y coule dans une vallée tellement resserrée que, entre les deux talus qui la forment, il n'y a souvent place que pour la rivière et pour

quelques étroites bandes de prairies. Aussi les villages ne sont ils pas situés sur la rivière même, mais sur les collines des deux rives. Au-dessus de Vertou, les côteaux s'écartent, la vallée s'élargit un peu, mais déjà la Sèvre s'approche de sa fin. Elle se jette dans un bras de la Loire à Pont Rousseau, faubourg de Nantes."

Nous partons à travers une campagne bien ombragée, dans une petite charrette à ressorts. Chemin faisant, comme je voyais mon cocher très curieux, je lui fis connaître le but de mon voyage. "Bien, dit-il, je connais une famille de Prou, si vous voulez, je vous y conduirai—Très bien, lui dis-je."

Je laissai mes valises à l'hôtel Roy, où "on loge à pied et à cheval," et nous partons pour Berniers, une demi lieue plus loin que Vertou. M. Prou n'était pas à la maison. Sa voisine nous dit : il travaille dans son champ. Nous gagnons le champ. "Père Prou, dit M. Bastard, venez donc ici un peu."

Il arrive, un petit vieux, la faucille sous le bras, alerte, gai, sanguin, les yeux bleus, le nez long, enfin la ressemblance de mon grand Père Clément. Je n'en doute pas, j'ai retrouvé un cousin.

"J'ai soixante sept ans, dit-il, je suis le seul Prou dans Vertou, avec mes enfants. Autrefois il y en avait beaucoup plus, il en existe encore un bon nombre dans la commune voisine, le Pont St-Martin."

Après avoir jasé un quart d'heure, je lui donnai de quoi prendre un coup à ma santé, et je m'en revins à mon hôtel où je soupai avec le meilleur petit vin blanc que j'aie encore bu. "Ah ! c'est que voyez-vous, me dit une petite fille de quinze ans qui me servait, vous êtes dans le pays du bon vin !"

La cloche tintait. "Qu'est-ce que c'est ?"—c'est un salut recommandé par Monseigneur pour obtenir du beau temps, pour la moisson, il pleut trop souvent. J'allai au salut. Il y avait beaucoup de monde, des femmes presque exclusivement. On chanta *O salutaris, Miserere, Parce Domine*, et le *Tantum*. Béni par Jésus eucharistique, je revins me coucher en paix.

(A Continuer)

J.-Bte. PROULX, Ptre.

---

Il ne faut point pointiller en l'exercice des vertus. Il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la bonne foi: *Grosso modo*.  
(S. Fr. de Sales.)

# L'ASSOCIATION DES FAMILLES.

## NOTIONS PRELIMINAIRES.

### ARTICLE PREMIER

#### Idée de l'Association des Familles.

Partout, depuis plus d'un siècle, les hommes qui sont à la tête du mouvement catholique cherchent les moyens de sauver la société chrétienne de l'abîme où elle court. Les orateurs en proposent chaque jour; les fondateurs en organisent de toutes parts. Cependant le moyen le plus radical, le plus universel est et sera toujours de sanctifier d'abord la famille, de laquelle tout dépend.

Or, quelles que puissent être les idées qu'on se soit formées d'abord de l'Association des Familles, dont nous allons donner toute l'organisation, on ne peut plus en douter: cette œuvre est un "puissant moyen de sanctifier les familles; sans leur imposer de nouvelles pratiques." C'est une "œuvre capitale" une "œuvre providentielle, d'un intérêt universel." Tel est le sentiment exprimé par les hommes les plus compétents et les plus éclairés; tel est aussi en substance, le jugement qu'en ont porté les SS. Pontifes Pie IX et Léon XIII. Or, à ces témoignages dont l'Association est honorée, il n'est plus permis d'opposer un sentiment contraire.

L'Association, dans sa pratique essentielle, peut se résumer en ces mots: *Prière du soir faite en commun, devant l'image de la Sainte-Famille.*

Ce moyen est radical et universel, parce qu'il s'applique directement à la famille, source première, permanente et universelle de la société.

Ce moyen est tout puissant, parce qu'en rétablissant la prière du soir en commun, il fait rentrer dans la famille Celui qui seul peut la relever, la sanctifier, la sauver.

Ce moyen est simple, naturel et, par conséquent populaire; parce qu'il n'impose aucune pratique en dehors des obligations chrétiennes; parce qu'il ne réunit, le soir, pour la prière, que ceux que la nature et la grâce doivent tenir toujours unis sur la terre. Cet usage autrefois universel, est peut-être le seul acte extérieur de religion qui soit journellement praticable en commun et partout acceptable dans les familles où la foi n'est pas entièrement morte.

O. M. I.

---

L'homme vain ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil  
qui seul le mesure au juste. [Bossuet.]

# LA SECONDE MÈRE

## XVI

M. et Mme Richard Brice devant arriver prochainement, la grand-maman se décida à interroger l'amoureux Varcourt sur les progrès de son entreprise. Il était à souhaiter que le prétendant fût agréé avant la venue des parents, de façon qu'on pût leur présenter la chose comme toute faite. Varcourt avait une belle fortune, une belle santé, un beau nom, une belle situation d'homme honorable, une propriété tout à fait voisine de la Rouveraye ; la grand'maman défiait quiconque de trouver un parti plus acceptable.

Que pourraient dire M. et Mme Richard ? qu'on ne s'était guère occupé d'eux en tout cela ? Mais on n'avait nul besoin de s'occuper d'eux ! L'éducation d'Yveline, Dieu merci ! s'était faite sans leur participation ; il en serait de même de son mariage. Il y avait bien Mme Brice... on avait totalement négligé Mme Brice, force était d'en convenir ; mais depuis qu'elle faisait cause commune avec M. et Mme Richard, elle n'était plus ni de bon conseil, ni même d'une grande importance. Et puis, si Varcourt plaisait à Yveline ? Cet argument ne serait-il pas sans réplique ?

Il fallait que Varcourt plût à Yveline ; il devait lui plaire, c'était évident.

— Eh bien ! mon cher ami avez-vous avancé vos affaires ? dit un beau jour Mme de la Rouveraye à son protégé, pendant que la jeune dansait dans le salon voisin.

— Je ne saurais trop vous dire, répondit l'heureux mortel en rougissant ; Mlle Yveline voit mes attentions d'un bon œil... j'ose l'espérer, au moins... mais enfin, je ne puis pas dire que, jusqu'ici, elle m'ait autorisé à... enfin... je ne sais pas...

— Aussi, vous manquez d'énergie, répliqua Mme de la Rouveraye avec un petit mouvement d'humeur ; ce n'est pas si difficile, voyons !

Je vous assure, chère madame, que... c'est beaucoup plus difficile que vous ne semblez le croire, répondit Varcourt en essayant son front rose avec un mouchoir de baptiste à ses armes brodées en couleur. C'est très... très difficile... Mlle Yveline ne... ne m'encourage pas...

— Vous causez tout le temps avec elle !

— Elle cause, certainement... elle cause même beaucoup... mais je ne connais rien, rien absolument, je vous assure... de ses sentiments personnels... surtout à mon égard !

Après avoir labourieusement terminé cette phrase, Varcourt jeta un regard inquiet sur la porte du salon, où passait et repassaient des groupes de danseurs. Yveline ne dansait pas. Assise dans un petit coin avec Berthe et sa " chère cousine ", elle se faisait raconter des épisodes de l'enfance de Georges, et Mme de Présances, qui n'y entendait pas malice, lui narrait, avec l'abondance émue des mères, toutes sortes de choses enfantines qui faisaient sourire la jeune fille. Assise sur une chaise basse, les coudes appuyés sur les genoux, un peu penchée en avant, les yeux levés vers la conteuse, elle buvait ses paroles, secoués de temps en temps par un fou rire, que partageait Berthe, au récit des exploits fantastiques de leur bon jeune temps.

Georges avait erré longtemps autour du petit groupe, en se jurant de ne point s'approcher, et puis il s'était assis tout à côté, sans faire mine de prendre part à la conversation. Mais il n'en perdait rien ; il entendait les questions saugrenues d'Yveline, et son rire jeune, étouffé par les convenances ; il sentait, comme s'il les avait vus, les yeux de la jeune filles fixés sur le petit garçon qu'il avait été, sur l'adolescent, puis sur le jeune homme... et il lui semblait qu'à de certains moments ses yeux fiers et doux se baisaient lorsque sa sœur, parlant de lui avec l'abandon sororal, le présentait à Yveline d'une façon trop familière et trop intime.

— Ah ! conclut Mme de Présances, avec un soupir d'aise, c'est que mon Georges aimait bien sa mère !

— Sa mère ! répéta Yveline, devenue soudain toute grave. Sa mère...

Ce mot lui semblait très doux ; pour la première fois, elle y voyait tout ce qu'il y mettait de tendre, de reconnaissant, de grandiose et de familial... Mme de Présances la regardait, un peu surprise.

— C'est que je n'ai pas eu de mère, moi, dit Yveline.

Georges la regarda en face. Pas de mère, pauvre enfant ! Elle avait ignoré toutes ces joies exquisés, ces abandons de soi-même en des mains caressantes, cette confiance sans bornes, cet appel de l'enfant vers celle qui est tout... Yveline se tourna lentement vers

ce fils qui avait tant aimé sa mère, et son jeune sang monta à ses joues délicates, tant il y avait de pitié, de tendresse inavouée... et de chagrin dans ces yeux pleins aussi de respect.

Le cœur d'Yveline tressaillit étrangement, comme un oiseau qui bat de l'aile dans une main victorieuse : une sensation brusque l'envahit ; elle crut qu'elle perdait pied dans une eau inconnue, dont les vagues la berçaient très doucement en l'emportant.

— Ah ! mon Dieu ! se dit-elle, ce n'est pas possible que je l'aime !

Elle pâlit tout à coup, et Berthe s' alarma.

— Vous souffrez ! dit-elle.

Georges s'était levé et s'approchait.

— Non, non, répondit Yveline précipitamment. Ce n'est rien... je vais voir si grand'maman...

Elle avait disparu avant qu'on eût pu la retenir.

— Qu'a-t-elle ? demanda Mme de Présances toute bouleversée.

— Maman dit Georges, viens par ici, il faut que je te dise quelque chose...

Il la tirait à l'écart.

— Ne lui parle plus de moi... je t'en prie... c'est parce que tu m'aimes et que tu me crois intéressant, mais...

Mme de Présances l'écoutait sans comprendre.

Vois-tu, reprit Georges avec effort, c'est imprudent, ce que tu fais là... on ne nous connaît pas beaucoup dans cette famille, et nous aurions l'air... de ce que nous ne sommes pas...

— Explique-toi, mon enfant, dit sa mère, comprenant moins que jamais.

— Elle est riche, dit le malheureux garçon sans pouvoir prendre sur lui de prononcer le nom adoré ; — elle est très riche, et nous sommes très pauvres, — il ne faut pas qu'on puisse croire à... à un calcul...

— Ah ! mon pauvre enfant ! fit la mère en lui prenant les deux mains ; tu... tu l'aimes ?

Il arracha ses mains de l'étreinte affectueuse et quitta la galerie où ils se trouvaient.

Quand il reparut, ce fut pour dire à sa mère que leur petite voiture les attendait ; il y fit monter les deux femmes, qui se serrèrent l'une contre l'autre pour lui faire place, monta près d'elles et prit les rênes.

Comme il rendait la main à son cheval, vrai bidet de médecin, accoutumé à tous les temps et payant peu de mine, Yveline se pencha à une fenêtre. C'était la fenêtre de son ancienne chambre d'enfant, celle d'où elle s'était montrée à son père, dans le nimbe de ses cheveux d'or, illuminés par un rayon de soleil. Telle était apparue la petite fille aux yeux émerveillés de Richard, telle parut la grande jeune fille, dans la même auréole, dans un semblable rayon, aux regards de celui qui l'aimait.

Elle s'était, on ne sait pourquoi, réfugiée dans cette chambre où elle avait passé les années de sa petite enfance, chambre dédaignée à présent, où nul n'allait jamais. Dans le grand tumulte de son âme, elle avait instinctivement cherché asile au milieu des témoins d'une vie où tout était paix et joie. Le bruit des roues l'avait attirée à la fenêtre ; elle l'avait ouverte avec une vague appréhension ; dans l'ivresse profonde qui la troublait, tout, depuis une minute, lui semblait inquiétant.

Georges, sa mère et Berthe levèrent la tête, au léger craquement du bois déshabitué de jouer dans la rainure. Yveline rougit encore sous ce soleil qui lui emplissait les yeux et le cœur.

— Vous partez déjà, cousine ? dit-elle d'une voix étrangement mélodieuse.

L'air du soir était si calme que ses paroles tombèrent sur eux comme des perles de cristal, quoiqu'elle eût parlé presque bas.

— Nous rentrons, dit Berthe, voyant que les autres gardaient le silence.

— Je vous attends jeudi, n'est-ce pas ? Tous les trois ? fit Yveline.

Georges la regarda, pour emporter dans la mémoire la radieuse image, puis il salua et toucha du foinet son bidet un peu lourd. Quel triste équipage de médecin de campagne ! Fallait-il que la malchance gravât un tel souvenir dans la mémoire d'Yveline ? Fallait-il que ce fut ainsi qu'elle l'eût vu pour la dernière fois ?

— Au revoir ! dit Berthe, et le modeste cabriolet s'en alla cahin-caha sur la route, suivi par les yeux d'Yveline. Si Georges l'avait su ! Le soleil faisait une gloire d'or au vernis de l'humble carriole, qui, pour l'héritière de la Rouveraye, était plus belle et plus flamboyante que le char d'Apollon !

Mais Georges ne savait pas, et tout le temps de la route, en mâchonnant sa moustache, il lui semblait mordre les morceaux de son orgueil humilié.

XVIII

Le dîner et la soirée furent interminables ; quelques-uns des hôtes étaient partis, d'autres étaient restés, ce qui trouble le plus souvent l'harmonie d'une réunion. Tout le monde s'ennuya ce soir-là à la Rouveraye, excepté Yveline, qui vivait dans un éblouissement ; le soleil lui était resté dans les yeux. On partit de bonne heure, et lorsque la jeune fille vint embrasser sa grand'mère comme de coutume, en lui souhaitant le bonsoir, Mme de la Rouveraye fit un mouvement pour la retenir : elle avait presque envie de lui parler sur-le-champ du mariage projeté. Mais un peu de fatigue l'arrêta ; elle renvoya au lendemain l'explication, et congédia simplement sa petite-fille.

Jamais Yveline n'avait éprouvé à ce point le besoin d'être seule ; depuis le moment où l'humble cabriolet avait disparu au bout de l'avenue, elle sentait des impatiences la parcourir comme des frissons ; elle aurait voulu secouer la contrainte de toutes ces présences intolérables ; le dîner n'en finissait pas ; le bavardage des hôtes, qu'elle supportait fort bien d'ordinaire, y ajoutant la gaieté de son rire, tous ces propos mondains lui semblaient d'un vide et d'un oiseux dont elle était dégoûtée. Lorsqu'elle eut renvoyé sa femme de chambre et qu'elle se vit seule dans le joli nid de sa jeunesse, elle regarda autour d'elle avec ravissement.

Tout lui paraissait plus grand, plus beau et plus aimable ; elle eût cru volontiers que les murs s'étaient écartés, que le plafond s'était envolé, et que le ciel pur, criblé d'étoiles, s'ouvrait au-dessus de sa tête. Quelque chose de chaud, de vibrant, de solennel, emplissait son âme de mouvement, de vie et de prière.

— Ah ! pensa-t-elle, je suis heureuse, je me sens riche d'aimer...

Sa joie tomba tout à coup : un mot venait d'évoquer la réalité au milieu de son rêve : riche... c'était là l'obstacle ; un homme tel que Georges ne pouvait pas aimer une héritière... il devait dédaigner les richesses, ce travailleur ! Mais elle... il ne la dédaignait pas ?

Elle rougit, seule dans sa chambre close ; non, certes, il ne la dédaignait pas ! Elle en était bien sûre ! Bah ! cela s'arrangerait. Est-ce que tout ne s'arrange pas ? A dix-huit ans, surtout, est-il des obstacles sérieux ?

Elle se coucha les mains croisées sur sa poitrine, pour y refermer sa pensée qui palpait si doucement. Elle resta quelque temps



dans l'obscurité, les yeux fermés, savourant sa joie, puis s'endormit tout à coup sans transition, comme un petit enfant.

Le lendemain était un vendredi ; Mme de la Rouveraye n'y avait songé qu'au réveil, ce qui l'ennuya fort, son principe étant de ne rien entreprendre un vendredi. Il fallait donc remettre au samedi ; c'était d'autant plus fâcheux qu'Edme devait arriver dans l'après-midi de ce jour ; il ne resterait donc que la matinée, mais ce serait plus que suffisant, et Mme de la Rouveraye prit son parti du contretemps.

Edme vint inopinément pendant la journée ; avec un peu d'habileté, il avait gagné quelques heures qu'il consacrait à sa sœur. Il la trouva fort embellie, et l'éclat tout nouveau de ce jolie visage ne put échapper à ses yeux de frère.

— Que t'est il arrivé ? dit-il en souriant. On t'a fait un cadeau ? ou bien as-tu réduit au désespoir quelque amoureux ? Tu as un air de triomphe !

— Peut-être ! fit Yveline en éclatant de rire. Elle songeait à l'inévitable déconfiture de Valcourt, qu'elle ne pouvait prendre au sérieux.

— Déjà ! Tu commences bien ! Tu fais des malheureux ? Prends garde à ton tour...

Elle avait tellement rougi, qu'il n'acheva point sa phrase, et resta interdit.

— Il y a anguille sous roche, se dit-il, ma sœurette est toute changée ..

Elle ne voulut point lui laisser le temps de renouveler son attaque.

— Mon père est aux Pignons ? demanda-t-elle.

— Non : notre mère Odile seulement. Mon père viendra dimanche.

— Tu es arrivé seul ?

— Avec Jaffé ! Il ne s'en retournera que demain matin, avec des commissions.

Elle se trouvait à court de questions et ne savait plus que dire ; elle alla au piano, joua quelques mesures d'un nocturne de Chopin, puis s'arrêta, en sentant qu'elle jouait trop bien, et que l'intencité de sentiment exprimée par ses doigts allait la trahir aux yeux de ce frère clairvoyant. Soudain, elle prit sa résolution, vint à Edme, et, le regardant dans les yeux :

— Si tu voulais te marier, dit-elle, crois-tu que notre père s'y opposerait ?

— Est-ce bien de moi qu'il est question ? demanda le jeune homme en lui prenant les deux mains. Elle résistait un peu, il l'attira et la fit asseoir près de lui.

Enfin, reprit-elle, non sans embarras, supposons que tu veuilles te marier.. cela peut arriver, n'est-ce pas ?

— Moi, dit-il, je suis à l'école de cavalerie, je n'existe pas, pour le moment ; mais quand le temps sera venu où je pourrai me marier, je suis convaincu que mon père n'y apportera point d'opposition.

— Même si... si la jeune fille était pauvre ? demanda Yveline, fière de son stratagème.

— Ah ! il est pauvre ? pensa Edme, souriant malgré lui de la naïve duplicité de sa sœur. Il répondit tout haut : Je ne crois pas que la pauvreté fût un obstacle pour moi.

— Pour toi ? répéta la jeune fille inquiète, en le regardant.

— Oui ; pour un homme, veux-je dire.

— Pour une femme, ce ne serait pas la même chose ?

Edme resta perplexe. Sa philosophie n'était pas encore très compliquée, et il eût été fort embarrassé d'expliquer ce qu'il sentait très bien.

— Je ne sais pas... dit-il enfin ; mon père est un homme très droit, très bon...

Il s'arrêta. Le souvenir de la sévérité de Richard avait perdu pour lui toute amertume, mais ne s'était pas effacé de son âme.

— Si c'était moi, reprit-il, si j'avais une inquiétude, une peine, je sais bien ce que je ferais... je la confierais sur-le-champ à ma mère Odile.

Yveline fit une moue très significative. Que lui importait Odile ! Et pourquoi Edme venait-il sottement la mettre entre eux, dans cet entretien confidentiel ?

— Je sais, continua le jeune homme... tu ne la connais pas... c'est dommage... tu l'aurais aimée, et elle t'aime tant !

Yveline sursauta d'étonnement et regarda son frère.

— Elle m'aime ?

— Elle t'aime, ma sœur, loin de toi, sans sympathie de ta part, elle songe à toi. elle souffre de ton indifférence, et elle te chérit...

— Pourquoi m'aimerait-elle ? reprit Yveline, retournant à son ancien argument.

Cette fois, Edme connaissait mieux la vie ; on ne regarde pas

impunément la mort en face ; la grande secousse qu'il avait subie l'avait mûri au delà de ses années, il put répondre.

— Elle t'aime, dit-il avec chaleur, parce qu'elle aime notre père. Tu ne sais pas, Yveline, ce que c'est que d'aimer passionnément. .

Elle baissa les yeux, de peur qu'il ne lût en elle.

— D'aimer en donnant toute son âme, de sentir que la colère ou la joie d'un être cher vous font le ciel noir ou bleu, qu'on est riche si l'être aimé vous aime, et qu'on serait misérable s'il vous méprisait.

— Tu as aimé quelqu'un comme cela ? demanda la jeune fille sur prise.

— Oui ! J'ai aimé ainsi mon père, autrefois, quand j'étais enfant, —et maintenant...

— Eh bien ?

— Maintenant, j'aime ainsi ma mère Odile, à qui je dois tout !

Yveline se recula un peu ; quelque chose était froissé en elle par cet enthousiasme ; son éducation de préjugés et de conventions ne lui permettait pas d'entrer dans l'esprit de son frère.

— Tout ! reprit-elle ironiquement, c'est beaucoup. Si tu dois tout à cette étrangère, que te reste-t-il pour notre mère, qui t'a pourtant donné la naissance ?

Edme saisit la main de sa sœur avec une solennité touchante sur ce jeune front.

— Ma sœur, dit-il, à notre mère je dois la naissance ; crois moi, sa mémoire est aussi chère à mon âme qu'à la tienne, quoi que tu puisses en penser ; mais à ma mère Odile, je dois la vie !

— La vie !

Elle le regardait, ne comprenant pas.

— Il faut que tu le saches, ma sœur, car je sens, je devine que tu es à la veille des épreuves ; il faut que tu connaisses la femme que tu as appris à dédaigner, et que tu saches ce qu'elle a fait pour moi.

(A Continuer)

---

Dieu nous visite souvent, mais la plupart du temps nous ne sommes pas chez nous.

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède.

DE LÉVIS.

## LE COUVANT

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année!  
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

### Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (o) —

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS

En vente au Collège Joliette

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims  
relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que  
520 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cue les fleurs naturelles, tra-  
vaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentien-  
nes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

#### Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONY-  
MES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 cen-  
tims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces  
deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la  
FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire  
broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de  
port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

## L'ÉTUDIANT

Abonnez-vous à L'ÉTUDIANT. Il traite particulièrement des questions  
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

## L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIÈRE DU SOIR EN COMMUN

“ÉTUDE”

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES

PAR LE PROMOTEUR

ÉGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adres-  
ser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour  
les images (Cachets de l'Association) et pour  
cette “Etude.”

# VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, ECR.,  
L. ROBITAILLE, ECR., Pharmacien.  
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous,  
O. N. FRÉCHETTE,  
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,  
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,  
ST-JEAN-DE-MATHA.

Représentant du Comté de Joliette au  
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation *par excellence* pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.  
St Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,  
MARCHAND, ST FELIX DE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

1<sup>o</sup> Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur *primitive*. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

2<sup>o</sup> Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

3<sup>o</sup> En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.  
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.